

LA NOUVELLE

# NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

E. M. CIORAN .....	Lettre à un Ami lointain
COLIN WILSON .....	Fragments d'Autobiographie
JULES SUPERVIELLE .....	Bestiaire
BERNARD FRANK .....	Une Mauvaise Nouvelle
JEAN STAROBINSKI .....	Racine et la Poétique du Regard
ALFRED KERN .....	Jeune Chien de Cirque

## — DIMANCHE —

LOUIS MURVILLE .....	Chant des Paysans
----------------------	-------------------

## — CHRONIQUES —

<i>Théâtre d'Été</i> , par JACQUES LEMARCHAND'
<i>Les Bateliers de la Volga</i> , par DOMINIQUE AURY
<i>L'Expérience de Simone Weil</i> , par MAURICE BLANCHOT
<i>Poésie Mathématique et Théories physiques</i> , par LÉON BRILLOUIN

## — NOTES —

par H. AMER, M. ARLAND, J. BÉRAUD, D. AURY, A. BERNE-JOFFROY,  
L. BOLLE, A. BOSQUET, M. CHRESTIEN, CH. DOTREMONT, C. ELSÉN,  
D. FERNANDEZ, G. GERMAIN, J. GRENIER, R. JUDRIN, O. DE LALAIN,  
ROBERT MALLET.

La Poésie. — *Histoire de ne pas rire*, de Paul Nougé.

La Littérature. — Alexandre Dumas. — *J.-K. Huysmans et ses Amis*,  
de Guy Chastel.

Les Essais. — *De la Troisième à la Quatrième République*, d'André Siegfried. — *L'Austérité et la Vie morale*, de W. Jankélévitch. — *Une Nouvelle Afrique*, de P.-H. Siriex. — *Venise*, de Mary Mac Carthy.

Le Roman. — *Pseudonymes*, de Léon Arega. — *Comme un Voleur*, d'André Thérive. — *Fort-Frédéric*, de Françoise des Ligneris. — *Tempo di Roma*, d'Alexis Curvers. — *Les Amants*, de Robert Margerit.

Lettres Étrangères. — Sur la Notion de Dégel en Littérature et en Art. — *Attitudes anglo-saxonnes*, d'Angus Wilson.

Les Arts. — Signori. — Zao Wou-ki. — *Un Portrait de Cézanne*, de Jean de Beucken. — *Antoine Pevsner*, de René Massat.

De Tout un Peu.

Les Revues, les Journaux.

## — LE TEMPS, COMME IL PASSE —

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES : *Isis du Colisée*

ÉMILE DERMENGHEM : *Les Filles de la Douceur*

JACQUES AUDIBERTI : *S. O. S. Noronha*

GASTON CHAISSAC : *Chronique de l'Oie*

JANINE BÉRAUD : *Fêtons Chagall*

## — TEXTES —

Journal d'Amiel.

REVUE MENSUELLE

## SOMMAIRE

E. M. CIORAN.....	Lettre à un Ami lointain.....	193
COLIN WILSON .....	Fragments d'Autobiographie...	212
JULES SUPERVIELLE.....	Bestiaire .....	234
BERNARD FRANK .....	Une Mauvaise Nouvelle.....	238
JEAN STAROBINSKI .....	Racine et la Poétique du Regard.	246
ALFRED KERN .....	Jeune Chien de Cirque.....	264

### — DIMANCHE —

LOUIS MURVILLE .....	Chant des Paysans.....	291
----------------------	------------------------	-----

### — CHRONIQUES —

MAURICE BLANCHOT.....	L'Expérience de Simone Weil..	297
DOMINIQUE AURY .....	Les Bateliers de la Volga.....	311
LÉON BRILLOUIN.....	Poésie Mathématique et Théories physiques.....	316
JACQUES LEMARCHAND .....	Théâtre d'Été.....	323

### — NOTES —

<b>La Poésie.</b> — <i>Histoire de ne pas rire</i> , de Paul Nougé (par Christian Dotremont)...	327
<b>La Littérature.</b> — Alexandre Dumas (par Jean Grenier). — <i>J.-K. Huysmans et ses Amis</i> , de Guy Chastel (par Henry Amer).....	330
<b>Les Essais.</b> — <i>De la Troisième à la Quatrième République</i> , d'André Siegfried (par Roger Judrin). — <i>L'Austérité et la Vie morale</i> , de W. Jankélévitch (par Louis Bolle). — <i>Une Nouvelle Afrique</i> , de P.-H. Siriex (par Dominique Aury). — <i>Venise</i> , de Mary Mac Carthy (par Jean Grenier).....	335
<b>Le Roman.</b> — <i>Pseudonymes</i> , de Léon Arega (par Henry Amer). — <i>Comme un Voleur</i> , d'André Thérive (par Michel Chrestien). — <i>Fort-Frédéric</i> , de Françoise des Ligneris (par Odile de Lalain). — <i>Tempo di Roma</i> , d'Alexis Curvers (par Dominique Aury). — <i>Les Amants</i> , de Robert Margerit (par Claude Elsen) .....	339
<b>Lettres Étrangères.</b> — Sur la Notion de Dégel en Littérature et en Art (par Dominique Fernandez). — <i>Attitudes anglo-saxonnes</i> , d'Angus Wilson (par Odile de Lalain).....	344
<b>Les Arts.</b> — Signori (par Marcel Arland). — Zao Wou-ki (par Janine Béraud). — <i>Un Portrait de Cézanne</i> , de Jean de Beucken (par André Berne-Joffroy). — <i>Antoine Pevsner</i> , de René Massat (par Robert Mallet) .....	349
<b>De Tout un Peu</b> .....	353
<b>Les Revues, les Journaux</b> .....	356

### — LE TEMPS, COMME IL PASSE —

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES...	Isis du Colisée.....	361
JACQUES AUDIBERTI.....	S. O. S. Noronha.....	366
JANINE BÉRAUD.....	Fêtons Chagall .....	369
GASTON CHAISSAC.....	Chronique de l'Oie.....	371
ÉMILE DERMENGHEM .....	Les Filles de la Douceur.....	374

### — TEXTES —

AMIEL .....	Journal.....	379
-------------	--------------	-----

# BULLETIN D'AOUT 1957

## SUPPLÉMENT A LA NOUVELLE N. R. F.

### DU 1<sup>er</sup> AOUT 1957

#### N° 56



## PUBLICATIONS DU 15 JUIN AU 15 JUILLET 1957

(Renseignements bibliographiques.)

On trouvera ici tous les renseignements bibliographiques sur les ouvrages effectivement parus du 15 juin au 15 juillet 1957.

### BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

- CLAUDEL Paul** ..... Œuvre Poétique. *PREMIERS VERS - VERS D'EXIL - CONNAISSANCE DE L'EST - ART POÉTIQUE - CINQ GRANDES ODES - PROCES- SIONNAL POUR SALUER LE SIÈCLE NOUVEAU - TRADUCTION DES POÈMES DE COVENTRY PAT- MORE - LA CANTATE A TROIS VOIX - CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI - LA MESSE LA-BAS - L'OFFRANDE DU TEMPS - POÈMES DE GUERRE - POÈMES ET PAROLES DURANT LA GUERRE DE TRENTE ANS - FEUILLES DE SAINTS - CENT PHRASES POUR ÉVENTAIL - DODOITZU - VISAGES RADIEUX - POÉSIES DIVERSES - PETITS POÈMES ET AUTRES POÈMES D'APRÈS LE CHINOIS.* Introduction par Stanislas Fumet. Notes et Variantes par Robert Mallet. 1.032 p., in-16 double couronne, papier bible. Reliure pleine peau, couvre-livre illustré de l'un des derniers portraits de Claudel, tiré par Thérèse Le Prat..... 3.000 fr.

### ROMANS

- ALEXIS Jacques-Stéphen** .... *Les Arbres musiciens.* 396 p., in-8° soleil. Collection blanche ..... 990 fr.  
30 ex. num. pur fil Lafuma Navarre... 4.000 fr.
- ALLEINS Madeleine** ..... *Les Mangues vertes.* 256 p., in-16 double couronne. Collection blanche..... 590 fr.  
20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre... 2.200 fr.
- BERNADI François** ..... *Le Vin de Lune.* 280 p., in-16 double cou- ronne. Collection blanche..... 620 fr.,  
20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre... 2.300 fr.
- CÉLINE Louis-Ferdinand** .... *D'un Château l'autre,* 320 p., in-8° soleil. Collection blanche..... 850 fr.  
40 ex. num. Hollande..... 7.500 fr. (épuisé)  
150 ex. num. pur fil Lafuma Navarre . 3.200 fr. (épuisé)
- DEBU-BRIDEL Jacques** ..... *Frère Esclave.* Nouvelle Édition, avec une préface inédite de l'auteur. 248 p., in-16 double couronne. Coll. blanche. 550 fr.

Extrait de la publication

DUBOIS LA CHARTRE André.	Journal Intime d'Hercule. 344 p., in-8° soleil. Collection blanche .....	870 fr.
	20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	3.200 fr.
DUMAY Raymond .....	Vanina, mon amour. 360 p. in-8° soleil, couverture illustrée en couleurs. Hors série .....	[ 850 fr.
GAUTHIER Marie-Josèphe ...	Orages désirés. 336 p., in-16 double couronne. Collection blanche .....	1790 fr.
	20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	3.000 fr.
GOUDAL Jean .....	De Mer et d'Amour. 272 p., in-16 double cour. Collection blanche .....	650 fr.
	20 ex. num. pur fil Lafuma Navarre..	2.400 fr.
VAILLAND Roger.....	La Loi. 316 p., in-8° soleil. Collection blanche .....	750 fr.
	10 ex. num. Hollande .....	5.000 fr. (épuisé)
	75 ex. num. pur fil Lafuma Navarre..	2.500 fr. (épuisé)

#### TRADUCTIONS

FERLOSIO Rafael Sanchez ...	Inventions et Pérégrinations d'Alfanhui. Traduit de l'espagnol et préfacé par Maurice-Edgar Coindreau. 256 p., in-16 double couronne. Collection « Du monde entier » .....	590 fr.
	35 ex. num. pur fil Lafuma Navarre...	1.650 fr.
IANOVSKI Iouri .....	Les Cavaliers. Traduction de l'ukrainien par Marguerite Aucouturier et Élyane Jacquet, revue et présentée par Aragon. 192 p., in-8° soleil. Collection « Littératures Soviétiques ».....	490 fr.

#### RÉCITS

PERRET Jacques .....	Rôle de Plaisance. 304 p., in-16 double couronne. Collection blanche .....	650 fr.
	20 ex. num. Hollande .....	5.000 fr. (épuisé)
	125 ex. num. pur fil. Laf. Nav.	2.500 fr. (épuisé)

#### LITTÉRATURE

CHAMSON André .....	Discours de Réception à l'Académie Française, et Réponse de	
VAUDOYER J. L. ....	120 p., in-16 double couronne. Collection blanche .....	300 fr.
	20 ex. num. sur Hollande .....	2.500 fr.
	60 ex. num. pur fil Lafuma Navarre..	1.200 fr.

#### THÉÂTRE

MONTHERLANT Henry de.	La Ville dont le Prince est un Enfant, trois actes. Édition entièrement refondue. Texte remanié. Postface, Appendices nouveaux, Bibliographie et Discographie. 288 p., in-16 double couronne .....	650 fr.
-----------------------	--	---------

#### TRADUCTIONS

Lope de Vega .....	Le Chevalier d'Olmedo. Comédie dramatique en 3 journées. Texte français d'Albert Camus. 208 p., in-8° tellière. Couverture Ingres, chemise cristal. Tirage limité à :	
	60 ex. num. pur fil Lafuma Navarre.	1.500 fr.
	3.000 ex. num. sur alfa .....	490 fr.

## SCIENCES

- VALENSIN D<sup>r</sup> Georges ..... **La Fécondation artificielle et naturelle de la Femme.** 400 p., in-8° soleil, sous couverture en 4 couleurs. Hors série. 990 fr.

## « L'AIR DU TEMPS »

Collection dirigée par PIERRE LAZAREFF.

- LEMOINE Randal ..... **Drôles comme quatre, les Frères Jacques.** 304 p., in-8° soleil..... 750 fr.
- PUISSESSEAU René. .... **Quelqu'un mourra ce soir aux Caraïbes.** 248 p., in-8° soleil..... 650 fr.

## SÉRIE NOIRE

- TRASK Merrill ..... **Tranche de Mort.** Traduit de l'américain par J. Hérisson.
- NOEL Sterling ..... **A la Brute.** Traduit de l'américain par Bruno Martin.
- EASTWOOD James ..... **La Femme à abattre.** Traduit de l'américain par Minnie Danzas.
- GOODIS David ..... **Tirez sur le pianiste!** Traduit de l'américain par C. Wourgaft.
- WHITTINGTON Harry ..... **Frénésie pastorale.** Traduit de l'américain par Robert Hervé.
- Chacun de ces cinq volumes, n<sup>os</sup> 376 à 380 de la « Série Noire » ..... 220 fr.

## ÉCHOS - PROJETS

● Le Prix des Ambassadeurs a été décerné, le 24 juin, à Raymond Picard pour son ouvrage : **La Carrière de Jean Racine**, paru dans la « *Bibliothèque des Idées* ».

Le Grand Prix de la Maison de Poésie a couronné l'ensemble de l'œuvre poétique de Maurice Fombeure, dont le dernier volume, paru en 1955, est **Une Forêt de Charme** (Poèmes d'amour).

L'Académie Française a réservé son Prix Simon-Henri-Martin à Philippe Erlanger pour l'ensemble de son œuvre d'historien. Le plus récent ouvrage que nous en avons publié est **Diane de Poitiers**, dans la collection « *Leurs Figures* ».

L'Institut de France, réuni en assemblée générale et sur proposition de l'Académie des Sciences, a décerné le Prix Jaffe, de 1.500.000 francs, pour l'ensemble de ses travaux, à Étienne Wolff, professeur d'embryogénie expérimentale au Collège de France. Ses deux ouvrages, parus dans « *L'Avenir de la Science* », ont trait à ces recherches : **Les Changements de Sexe**, et **La Science des Monstres**.

● La Société des Lecteurs a désigné, en juillet, comme Livre du Mois, le roman de Roger Vailland : **La Loi**; — en outre, elle a recommandé, entre autres, **D'un Château l'autre**, de Céline, et **Rôle de Plaisance**, de Jacques Perret.

● C'est également **La Loi** que le Comité de Sélection franco-anglais a désigné à l'attention du public anglais, ainsi que le grand poème de Saint-John Perse : **Amers**.

● Le Livre et la Scène.

La traduction portugaise d'*Histoire de Rire* a été censurée à Lisbonne. Le traducteur, M. Rebello, fait appel. La même pièce, dans la traduction de Lucienne Hill, est jouée à Long Island (États-Unis), dans un « summer play house ». — De Salacrou également, la présentation de *Pourquoi pas moi ?* a valu le Prix d'Excellence hors compétition à la Compagnie « L'Essor », au Festival du Théâtre Amateur de Vichy.

Un premier prix de la Coupe théâtrale Léo-Lagrange, réservée aux Jeunes Compagnies, a récompensé « *Les Jeux Neufs de Paris* » pour leur présentation du *Pantagleize*, de Ghelderode.

● Le Livre et le Disque.

Pathé-Marconi achève l'enregistrement de *Port-Royal* et de *La Reine Morte*, de Montherlant, dans la « *Collection des Chefs-d'Œuvre de la Comédie-Française* ». C'est la première fois qu'un auteur vivant est publié dans cette collection.

Les Éditions du Chant du Monde viennent de sortir deux disques, enregistrés d'après les premiers volumes de l'*Histoire de France par les Chansons*, de Pierre Barbier et France Vernillat. L'un d'eux est intitulé : « *Les Croisades* », l'autre : « *Guerre de Cent Ans et Français 1<sup>er</sup>* ».

● Le Livre et la Radio.

Cette même *Histoire de France par les Chansons* a fourni aux Échanges Internationaux de la R. T. F. la matière d'une dizaine d'émissions relayées par les divers réseaux américains. D'autre part, la Chaîne Paris-Inter annonce la diffusion hebdomadaire d'une série allant des Croisades à la mort de Louis XVI, tous les lundis à 20 heures, du 19 août au 7 octobre.

● Nouvelles Collections.

La collection « *Jeune Poésie N. R. F.* » souhaite révéler des talents poétiques en se gardant de toute orientation préconçue. Elle est ouverte aux écrivains jeunes et à ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de se révéler. La jeunesse, en poésie, ne correspond pas à un âge, mais à un tempérament. Un tempérament, en poésie, n'est conforme ni à une doctrine, ni à une absence de doctrine. Il est ce qu'il est.

La collection « *Jeune Poésie N. R. F.* » accueillera, en septembre, trois poètes à la fois : Pierre Dalle Nogare, avec *Cellules*, — Raymond Lafaye, avec *Pour Monia*, — Roger Parisot, avec *Nature Vive*.

● A paraître en septembre, au « *Point du Jour* », le *Panorama des Idées Contemporaines*, dont René Bertelé a confié la direction à Gaëtan Picon, et qui présente, en un vaste montage de textes accompagnés d'un commentaire important qui les situe, l'essentiel des « idées contemporaines » : c'est Roland Caillou qui y traite de la philosophie, Gaston Bouthoul des sciences sociales, Robert Kanters des problèmes religieux, Andrée Tétry de la biologie, Jacques Merleau-Ponty des mathématiques et de la physique, enfin René Bertelé et Gaëtan Picon des lettres et des arts.

● *L'Or de la République*, de Jean Duvignaud, paraîtra en septembre : fresque (d'une ampleur et d'une intensité dramatique peu communes) des aspirations et des tragédies de l'Europe, depuis l'avènement de Hitler jusqu'aux premières années de la Libération.

● Jean Forton publiera en septembre *La Bête à Chagrin*, et en octobre, dans la « *Bibliothèque Blanche* », un autre roman, pour la jeunesse celui-là : *Cantemerle...* En revanche, Maud Frère, qui n'avait encore écrit qu'un récit pour la jeunesse (*Vacances secrètes*), publiera en septembre son premier roman : *L'Herbe à moi*.

● A paraître aussi en septembre, entre autres, le premier roman de Suzanne Moitier : *Le Dragon du Lac* ; — et les seconds romans d'Henry Certigny : *Le Balmasqué de Montparnasse*, — de Bertrand Defos : *Simon le Superbe*, — de Jacques Duchemin : *Le Chemin de Poitiers*, — d'Alfred Kern : *Le Clown*, — et d'Élisabeth de Neyrat : *Les Buissons de Septembre* ; — *La Jeunesse d'André Chénier*, de Gérard Venzac, dans la collection « *Vocations* » ; — et, dans « *L'Air du Temps* » : *Sahara An I*, de Jean Lartéguy, — et *La France contemporaine*, d'Alexander Werth.

● Le prochain bulletin : Septembre-Octobre, paraîtra le 1<sup>er</sup> octobre.

LA NOUVELLE  
NOUVELLE  
*REVUE FRANÇAISE*

---

---

LETTRE À UN AMI LOINTAIN

De ce pays qui fut le nôtre et qui n'est plus à personne, vous me pressez, après tant d'années de silence, de vous donner des détails sur mes occupations, ainsi que sur ce monde « merveilleux » que j'ai, dites-vous, la chance d'habiter et de parcourir. Je pourrais vous répondre que je suis un homme inoccupé, et que ce monde n'est point merveilleux. Mais une réponse aussi laconique ne saurait, malgré son exactitude, calmer votre curiosité, ni satisfaire aux multiples questions que vous me posez. Il en est une qui, à peine discernable d'un reproche, m'a tout particulièrement frappé. Vous voudriez savoir si j'ai l'intention de revenir un jour à notre langue à nous, ou si j'entends rester fidèle à cette autre où vous me supposez bien gratuitement une facilité que je n'ai pas, que je n'aurai jamais. Ce serait entreprendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et

de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité. Comment voulez-vous que s'en accommode un Scythe, qu'il en saisisse la signification nette et les manie avec scrupule et probité ? Il n'en existe pas un dont l'élégance exténuée ne me donne le vertige : plus aucune trace de terre, de sang, d'âme en eux. Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserre et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. Quelle consommation de cafés, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble, et trop distinguée à mon gré ! Je ne m'en aperçus malheureusement qu'après coup, et lorsqu'il était trop tard pour m'en détourner ; sans quoi jamais je n'eusse abandonné la nôtre, dont il m'arrive de regretter l'odeur de fraîcheur et de pourriture, le mélange de soleil et de bouse, la laideur nostalgique, le superbe débraillement. Y revenir, je ne puis ; celle qu'il me fallut adopter me retient et me subjugue par les peines mêmes qu'elle m'aura coûtées. Suis-je une sorte de « renégat », comme vous l'insinuez ? « La patrie n'est qu'un campement dans le désert », est-il dit dans un texte thibétain. Je ne vais pas si loin : je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance. Encore me faut-il ajouter que, si j'en fais un paradis, les prestidigitations ou les infirmités de ma mémoire en sont seules responsables. Poursuivis par nos origines, nous le sommes tous ; le sentiment que m'inspirent les miennes se traduit nécessairement en termes négatifs, dans le langage de l'auto-punition, de l'humiliation assumée et proclamée, du consentement au désastre. Un tel patriotisme relèverait-il de la psychiatrie ? soit ! Je ne peux en concevoir d'autre, et, vu nos destinées, il m'apparaît — pourquoi vous le cacher ? — comme le seul raisonnable.

Plus heureux que moi, vous vous êtes résigné à notre poussière natale ; vous avez, en outre, la faculté de



supporter tous les régimes, y compris les plus rigides. Non point que vous n'ayez la nostalgie de la fantaisie et du désordre, mais enfin je ne sache pas d'esprit plus réfractaire que le vôtre aux superstitions de la « démocratie ». Il fut une époque, il est vrai, où j'y répugnais autant que vous, plus même peut-être que vous : j'étais jeune et ne pouvais admettre d'autres vérités que les miennes, ni concéder à l'adversaire le droit d'avoir les siennes, de s'en prévaloir ou de les imposer. Que des partis pussent s'affronter sans s'anéantir dépassait mes possibilités de compréhension. Honte de l'Espèce, symbole d'une humanité exsangue, sans passions ni convictions, inapte à l'absolu, privée d'avenir, bornée en tout point, incapable de s'élever à cette haute sagesse qui m'enseignait que l'objet d'une discussion était la pulvérisation du contradicteur — ainsi je regardais le régime parlementaire. Les systèmes, en revanche, qui voulaient l'éliminer pour s'y substituer me semblaient *beaux* sans exception, accordés au mouvement de la Vie, ma divinité d'alors. Celui qui, avant la trentaine, n'a pas subi la fascination de toutes les formes d'extrémisme, je ne sais si je dois l'admirer ou le mépriser, le considérer comme un saint ou un cadavre. Faute de ressources biologiques, ne s'est-il pas placé au-dessus ou au-dessous du temps ? Déficience positive ou négative, qu'importe ! Sans désir ni volonté de détruire, il est suspect, il a triomphé du démon, ou, chose plus grave, il n'en fut jamais possédé. Vivre véritablement, c'est refuser les autres ; pour les accepter, il faut savoir renoncer, se faire violence, agir contre sa propre nature, *s'affaiblir* ; on ne conçoit la liberté que pour soi-même ; on ne l'étend à ses proches qu'au prix d'efforts épuisants ; d'où la précarité du libéralisme, défi à nos instincts, réussite brève et miraculeuse, état d'exception, à l'antipode de nos impératifs profonds. Nous y sommes naturellement impropres : seule nous y ouvre l'usure

de nos forces ; misère d'une race qui doit s'avachir d'un côté pour s'ennoblir de l'autre, et dont nul représentant, à moins d'une décrépitude précoce, ne sacrifie à des principes « humains ». Fonction d'une ardeur éteinte, d'un déséquilibre, non point par surcroît, mais par défaut d'énergie, la tolérance ne peut séduire les jeunes. On ne les mêle pas impunément aux luttes politiques ; c'est au culte dont ils furent l'objet que notre époque doit son caractère morbide, son allure sanguinaire ; les convulsions récentes émanent d'eux, de leur facilité à épouser une aberration et à la traduire en acte. Donnez-leur l'espoir ou l'occasion d'un massacre, ils vous suivront aveuglément. Au sortir de l'adolescence, on est par définition fanatique ; je l'ai été moi aussi, et jusqu'au ridicule. Vous souvient-il de ce temps où je débitais des boutades incendiaires, moins par goût du scandale que par besoin d'échapper à une fièvre qui, sans l'exutoire de la démente verbale, n'eût pas manqué de me consumer ? Persuadé que les maux de notre société venaient des vieux, je conçus l'idée d'une liquidation de tous les citoyens ayant dépassé la quarantaine, début de la sclérose et de la momification, tournant à partir duquel, me plaisait-il de croire, tout individu devient une insulte à la nation et un poids pour la collectivité. Si admirable m'apparut le projet que je n'hésitai pas à le divulguer ; les intéressés en apprécieraient médiocrement la teneur et me traitèrent de cannibale : ma carrière de bienfaiteur public commençait sous de fâcheux auspices. Vous-même, pourtant si généreux, et, à vos heures, si entreprenant, ne partagiez pas mes espoirs et, à force de réserves et d'objections, m'aviez entraîné vers l'abandon. Mon projet était-il si condamnable ? Il exprimait simplement ce que tout homme attaché à son pays souhaite au fond de son cœur : la suppression de la moitié de ses compatriotes.

Lorsque je songe à ces moments d'enthousiasme et

de fureur, aux spéculations insensées qui ravageaient et obnubilèrent mon esprit, je les attribue maintenant non plus à des rêves de philanthropie et de destruction, à la hantise de je ne sais quelle pureté, mais à une tristesse bestiale qui, dissimulée sous le masque de la ferveur, se déployait à mes dépens et dont j'étais néanmoins complice, tout ravi de n'avoir pas, comme tant d'autres, à choisir entre le fade et l'atroce. L'atroce m'étant dévolu, que pouvais-je désirer de mieux ? J'avais une âme de loup, et ma férocité, se nourrissant d'elle-même, me comblait, me flattait : j'étais en somme le plus heureux des lycanthropes.

Par quels débats et comment je parvins à me défaire de tant de frénésies, je ne vous le dirai pas, ce serait trop long ; il y faudrait une de ces interminables conversations dont le Balkan a — ou plutôt avait — le secret. Quels qu'aient été mes débats, ils furent loin d'être l'unique cause du changement de mon orientation ; y contribua pour beaucoup un phénomène plus naturel et plus affligeant : l'âge, avec ses symptômes qui ne trompent pas : je commençai à donner de plus en plus des signes de tolérance... annonciateurs, me semblait-il, de quelque bouleversement intime, de quelque mal sans doute incurable. Ce qui mettait le comble à mes alarmes, c'est que je n'avais plus la force de souhaiter la mort d'un ennemi ; bien au contraire, je le comprenais, l'excusais, comparais son fiel au mien : il existait, et, déchéance sans nom, j'étais content qu'il existât. Mes haines, source de mes exultations, s'apaisaient, s'ameunissaient de jour en jour et, en s'éloignant, emportaient avec elles le meilleur de moi-même. Que faire ? vers quel abîme vais-je glisser ? me demandais-je sans cesse. Au fur et à mesure que mon énergie déclinait, s'accroissait mon penchant à la tolérance. Décidément, je n'étais plus jeune : l'*autre* m'apparaissait concevable et même réel ; je faisais mes adieux à l'*Unique et sa*

*propriété* ; la sagesse me tentait : étais-je fini ? Il faut l'être pour devenir un démocrate *sincère*. A mon grand bonheur, je m'aperçus que tel n'était pas exactement mon cas, que je conservais des traces de fanatisme, quelques vestiges de jeunesse : je ne transigeais sur aucun de mes nouveaux principes, j'étais un libéral *intraitable*. Je le suis toujours. Heureuse incompatibilité, absurdité qui me sauve. J'aspire parfois à donner l'exemple d'un modéré parfait ; je me félicite en même temps de n'y point parvenir, tant je redoute le gâtisme. Le moment arrivera où, ne le redoutant plus, j'approcherai de cette pondération idéale dont je rêve quelquefois ; et si les années doivent vous conduire, comme je l'espère, à une dégringolade semblable à la mienne, peut-être, vers la fin du siècle, siégerons-nous là-bas, côte à côte, dans un parlement ressuscité, et, séniles l'un et l'autre, pourrons-nous y assister à une féerie perpétuelle. On ne devient tolérant que dans la mesure où l'on perd de sa vigueur, où l'on tombe gentiment en enfance, où l'on est trop las pour tourmenter autrui par l'amour ou la haine.

Comme vous le voyez, j'ai des vues « larges » sur toutes choses. Elles le sont au point que j'ignore où j'en suis par rapport à quelque problème que ce soit. Vous allez en juger vous-même. Ainsi, à la question que vous me posez : « Qu'est-ce qu'on pense de *nous* après les événements survenus dans un pays voisin, et qu'en pensez-vous vous-même ? », je ne sais quelle réponse vous donner ; je peux tout au plus vous étonner ou vous décevoir. Je ne vous parlerai pas de la réaction des Occidentaux : ils nous méprisent, et le mépris est le seul effort dont ils soient encore capables. S'ils ont daigné admirer nos voisins, c'est que cela ne les engageait à rien, sinon à quelques applaudissements sans lendemain, ou à un examen de conscience aussi sommaire qu'inutile. Puis vint l'oubli, atout de leur poli-

tique, clef de leur prospérité. Ces événements ne retenant plus ici l'attention de personne, j'aimerais savoir de quelle façon on les envisage là-bas ; comme, pour des motifs évidents, vous ne pouvez m'en instruire, j'essaierai de vous exposer les sentiments divers qu'ils m'ont inspirés, sentiments qui, à bien des égards, doivent différer des vôtres. Mais nous n'avons pas la même expérience de la Hongrie.

Né au delà des Carpathes, vous ne pouviez connaître le gendarme hongrois, terreur de mon enfance transylvaine. Lorsque de loin j'en apercevais un, j'étais pris de panique et me mettais à fuir : c'était l'étranger, l'ennemi ; haïr, c'était le haïr. A cause de lui, j'abhorrais tous les Hongrois avec une passion véritablement magyare. C'est vous dire s'ils *m'intéressaient*. Par la suite, les circonstances ayant changé, je n'avais plus de raison de leur en vouloir. Il n'en demeure pas moins que longtemps encore je ne pouvais me figurer un oppresseur sans évoquer leurs tares et leurs prestiges. Qui se révolte, qui s'insurge ? Rarement l'esclave, mais presque toujours l'oppresseur devenu esclave. Les Hongrois connaissent de près la tyrannie, pour l'avoir exercée avec une compétence incomparable : les minorités de l'ancienne Monarchie pourraient en témoigner. Parce qu'ils surent, dans leur passé, jouer si bien aux maîtres, ils étaient maintenant moins disposés qu'aucune autre nation de l'Europe centrale à supporter l'esclavage ; s'ils eurent le goût du commandement, comment n'auraient-ils pas eu celui de la liberté ? Forts de leur tradition de persécuteurs, au fait du mécanisme de l'asservissement et de l'intolérance, ils viennent de se soulever contre un régime qui n'est pas sans ressembler à celui qu'ils avaient eux-mêmes réservé à d'autres peuples. Mais nous, cher ami, n'ayant pas eu jusqu'ici la chance d'être des oppresseurs, nous ne pouvions avoir celle d'être des révoltés. Privés de ce double

bonheur, nous portons correctement nos chaînes, et j'aurais mauvaise grâce à nier les vertus de notre discrétion, la noblesse de notre servitude, tout en reconnaissant cependant que les excès de notre modestie nous poussent vers des extrémités inquiétantes ; tant de sagesse dépasse les bornes ; elle est si démesurée qu'elle ne laisse pas quelquefois de me décourager. Je jalouse, je vous l'avoue, l'arrogance de nos voisins (sans elle auraient-ils pris les armes ?), je jalouse jusqu'à leur langue, féroce s'il en fut, d'une beauté qui n'a rien d'humain, avec des sonorités d'un autre univers, puissante et corrosive, propre à la prière, aux rugissements et aux pleurs, surgie de l'enfer pour en perpétuer l'accent et l'éclat. Bien que je n'en connaisse que les jurons, elle me plaît infiniment, je ne me lasse pas de l'entendre, elle m'enchanté et me glace, je succombe à son charme et à son horreur, à tous ces mots de nectar et de cyanure, si adaptés aux exigences d'une agonie. C'est en hongrois qu'on devrait expirer — ou alors renoncer à mourir.

Décidément, je hais de moins en moins mes anciens maîtres. A y bien réfléchir, au temps même de leur splendeur, ils furent toujours seuls au milieu de l'Europe, isolés dans leur fierté et leurs regrets, sans affinités profondes avec les autres nations. Après quelques incursions en Occident, où ils purent exhiber et dépenser leur sauvagerie première, ils refluent, conquérants dégénérés en sédentaires, sur les bords du Danube pour y chanter, se lamenter, pour y user leurs instincts. Il y a chez ces Mongols raffinés une mélancolie faite de cruauté rentrée, dont on ne trouvera pas l'équivalent ailleurs : on dirait le sang qui se mettrait à rêver sur lui-même. Et qui, à la fin, se résoudrait en mélodie. Proches de leur essence, bien qu'atteints et même marqués par la civilisation, conscients de descendre d'une horde nonpareille, empreints d'une fatuité à la fois profonde et théâtrale qui leur prête une allure plus

romantique que tragique, ils ne pouvaient faillir à la mission qui leur revenait dans le monde moderne : réhabiliter le chauvinisme, en y introduisant suffisamment de faste et de fatalité pour le rendre pittoresque aux yeux de l'observateur désabusé. Je suis d'autant plus enclin à reconnaître leur mérite que c'est par eux qu'il me fut donné d'éprouver la pire des humiliations : celle de naître serf, ainsi que ces « douleurs de la honte », les plus insupportables de toutes, au dire d'un moraliste. N'avez-vous pas ressenti vous-même la volupté qu'on puise dans l'effort d'objectivité envers ceux dont on a été bafoué, conspué, maltraité, surtout lorsqu'on partage en secret leurs vices et leurs misères ? N'inférez pas de là que je souhaite être promu au rang de Maghyar. Loin de moi une telle présomption : je connais mes limites et j'entends m'y tenir. D'un autre côté, je connais aussi celles de notre voisine, et il suffit que mon enthousiasme pour elle baisse, ne fût-ce que d'un degré, pour que je ne tire plus aucune vanité de l'honneur qu'elle me fit en me persécutant.

Les peuples, bien plus que les individus, nous inspirent des sentiments contradictoires ; on les aime et on les déteste en même temps ; objets d'attachement et d'aversion, ils ne méritent pas qu'on nourrisse pour eux une passion définie. Votre partialité à l'endroit de ceux de l'Occident, dont vous ne distinguez pas clairement les défauts, est l'effet de la distance : erreur d'optique ou nostalgie de l'inaccessible. Vous ne distinguez pas davantage les lacunes de la société bourgeoise, je vous soupçonne même de quelque complaisance à son égard. Que de loin vous en ayez une vision mirobolante, rien de plus naturel ; comme je la connais de près, mon devoir est de combattre les illusions que vous pourriez entretenir à son sujet. Non point qu'elle me déplaise absolument — vous savez mon faible pour l'horrible — mais la dépense d'insensibilité qu'elle

exige, pour être supportée, est hors de proportion avec mes ressources en cynisme. C'est peu dire que les injustices y abondent ; elle est, à la vérité, quintessence d'injustice. Seuls les oisifs, les parasites, les experts en turpitude, les petits et les grands monstres profitent des biens qu'elle étale, de l'opulence dont elle s'enorgueillit : délices et profusion de surface. Sous le brillant qu'elle affiche se cache un monde de désolations dont je vous épargnerai les détails. Sans l'intervention d'un miracle, comment expliquer qu'elle ne se réduise pas en poussière sous nos yeux, ou qu'on ne la fasse pas sauter à l'instant ?

« La nôtre ne vaut guère mieux. Bien au contraire », m'objecterez-vous. Je l'admets. C'est en effet là le hic. Nous nous trouvons en face de deux types de société intolérables. Et ce qui est grave, c'est que les abus de la vôtre permettent à celle-ci de persévérer dans les siens, et d'opposer assez efficacement ses horreurs à celles qu'on cultive chez vous. Le reproche capital qu'on peut adresser à votre régime est d'avoir ruiné l'utopie, principe de renouvellement des institutions et des peuples. La bourgeoisie a compris le parti qu'elle en pouvait tirer contre les adversaires du *statu quo* ; le « miracle » qui la sauve, qui la préserve d'une destruction immédiate, c'est précisément l'échec de l'autre côté, le spectacle d'une grande idée défigurée, la déception qui en est résultée et qui, s'emparant des esprits, devait les paralyser. Déception vraiment inespérée, soutien providentiel du bourgeois qui en vit et en extrait la raison de sa sécurité. Les masses ne s'ébranlent pas si elles n'ont à opter qu'entre des maux présents et des maux à venir ; résignées à ceux qu'elles éprouvent, elles n'ont nul intérêt à se risquer vers d'autres, inconnus mais certains. Les misères prévisibles n'excitent pas les imaginations, et il est sans exemple qu'une révolution ait éclaté au nom d'un avenir sombre ou d'une prophétie



amère. Qui aurait pu deviner, au siècle dernier, que la nouvelle société allait, par ses vices et ses iniquités, permettre à la vieille de se maintenir et même de se consolider, que le possible, devenu réalité, volerait au secours du révolu ?

Ici comme là-bas, nous en sommes tous à un point mort, également déçus de cette naïveté où s'élaborent les divagations sur le futur. A la longue, la vie sans utopie devient irrespirable, pour la multitude du moins : sous peine de se pétrifier, il faut au monde un délire neuf. C'est là l'unique évidence que dégage l'analyse du présent. En attendant, notre situation, à nous autres d'ici, ne laisse pas d'être curieuse. Imaginez une société, surpeuplée de doutes, où, à l'exception de quelques égarés, personne n'adhère entièrement à quoi que ce soit, où, indemnes de superstitions et de certitudes, tous se réclament de la liberté et nul ne respecte la forme de gouvernement qui la défend et l'incarne. Des idéaux sans contenu, ou, pour employer un mot tout aussi frelaté, des mythes sans substance. Vous êtes déçus après des promesses qui ne pouvaient être tenues ; nous le sommes par manque de promesse tout court. Du moins avons-nous conscience de l'avantage que confère à l'intelligence un régime qui, pour le moment, la laisse se déployer à sa guise, sans la soumettre aux rigueurs d'aucun impératif. Le bourgeois ne croit à rien, c'est un fait ; mais c'est là, si j'ose dire, le côté positif de son néant, la liberté ne pouvant se manifester que dans le vide de croyances, dans l'absence d'axiomes, et là seulement où les lois n'ont pas plus d'autorité qu'une hypothèse. Si on m'opposait que le bourgeois croit néanmoins à quelque chose, que l'argent remplit bien pour lui la fonction d'un dogme, je répliquerais que ce dogme, le plus affreux de tous, est, si étrange que cela paraisse, le plus supportable pour l'esprit. Nous pardonnons aux autres leurs richesses si, en échange, ils nous laissent la

latitude de mourir de faim à *notre façon*. Non, elle n'est pas tellement sinistre cette société qui ne s'occupe pas de vous, qui vous abandonne, vous garantit le droit de l'attaquer, vous y invite, vous y oblige même en ses heures de paresse où elle n'a pas assez d'énergie pour s'exécuter elle-même. Aussi indifférente, en dernière instance, à son sort qu'au vôtre, elle ne veut en aucune manière empiéter sur vos malheurs, ni pour les adoucir ni pour les aggraver, et, si elle vous exploite, elle le fait par automatisme, sans préméditation ni méchanceté, comme il sied à des brutes lasses et repues, contaminées par le scepticisme autant que leurs victimes. La différence entre les régimes est moins importante qu'il n'y paraît ; vous êtes seuls par force, nous le sommes sans contrainte. L'écart est-il si grand entre l'enfer et un paradis désolant ? Toutes les sociétés sont mauvaises ; mais il y a des degrés, je le reconnais ; et si j'ai choisi celle-ci, c'est que je sais distinguer entre les nuances du pire.

La liberté, je vous le disais, exige, pour se manifester, le vide ; elle l'exige — et y succombe. La condition qui la détermine est celle même qui l'annule. Elle manque d'assises : plus elle sera complète, plus elle portera à faux, car tout la menace, jusqu'au principe dont elle émane. L'homme est si peu fait pour l'endurer, ou la mériter, que les bénéfiques mêmes qu'il en retire l'écrasent, et elle finit par lui peser au point qu'aux excès qu'elle suscite il préfère ceux de la terreur. A ces inconvénients s'en joignent d'autres : la société libérale, éliminant le « mystère », « l'absolu », « l'ordre », et n'ayant pas plus de vraie métaphysique que de vraie police, rejette l'individu sur lui-même, tout en l'écartant de ce qu'il est, de ses propres profondeurs. Si elle manque de racines, si elle est essentiellement *superficielle*, c'est que la liberté, fragile en elle-même, n'a aucun moyen de se maintenir et de survivre aux dangers qui la mena-

cent et du dehors et du dedans ; elle n'apparaît, de plus, qu'à la faveur d'un régime finissant, au moment où une classe décline et se dissout : ce sont les défaillances de l'aristocratie qui permirent au XVIII<sup>e</sup> siècle de divaguer magnifiquement ; ce sont celles de la bourgeoisie qui nous permettent aujourd'hui de nous livrer à nos lubies. Les libertés ne prospèrent que dans un corps social malade : tolérance et impuissance sont synonymes. Cela est patent en politique, comme en tout. Quand j'entrevis cette vérité, le sol se déroba sous mes pieds. Maintenant encore, j'ai beau m'exclamer : « Tu fais partie d'une société d'hommes libres », la fierté que j'en tire s'accompagne toujours d'un sentiment de frayeur et d'inanité, issu de ma terrible certitude. Dans le cours des temps, la liberté n'occupe guère plus d'instant que l'extase dans la vie d'un mystique. Elle nous échappe au moment même où nous essayons de la saisir ou de la formuler : nul ne peut en jouir sans tremblement. Désespérément mortelle, dès qu'elle s'instaure elle postule son manque d'avenir et travaille, de toutes ses forces minées, à sa négation et à son agonie. N'entre-t-il pas quelque perversion dans notre amour pour elle ? et n'est-il pas effarant de vouer un culte à ce qui ne veut ni ne peut durer ? Pour vous qui ne l'avez plus, elle est tout ; pour nous qui la possédons, elle n'est qu'illusion, parce que nous savons que nous la perdrons, et que, de toute manière, elle est faite pour être perdue. Aussi, au milieu de notre néant, tournons-nous nos regards de tous les côtés, sans négliger pour autant les possibilités de salut qui résident en nous-mêmes. Il n'est d'ailleurs pas de néant parfait dans l'histoire. Cette absence inouïe à laquelle nous sommes acculés, et que j'ai le plaisir et le malheur de vous révéler, vous auriez tort de supposer que rien ne s'y dessine ; j'y discerne — pressentiment ou hallucination ? — comme une attente d'autres dieux. Lesquels ? Personne ne pourrait répondre. Ce que je

sais, ce que tout le monde sait, c'est qu'une situation comme la nôtre ne se laisse pas supporter indéfiniment. Au plus intime de nos consciences, un espoir nous crucifie, une appréhension nous exalte. A moins d'un consentement à la mort, les vieilles nations, si pourries fussent-elles, ne sauraient se dispenser de nouvelles idoles. Que si l'Occident n'est pas irrémédiablement atteint, il doit repenser toutes les idées qu'on lui a volées et qu'on a appliquées, en les contrefaisant, ailleurs ; j'entends qu'il lui revient, s'il veut s'illustrer encore par un sursaut ou un vestige d'honneur, de reprendre les utopies que, par besoin de confort, il a abandonnées aux autres, en se dessaisissant ainsi de son génie et de sa mission. Alors qu'il eût été de son devoir de mettre le communisme en pratique, de l'ajuster à ses traditions, de l'humaniser, de le libéraliser, et de le proposer ensuite au monde, il a laissé à l'Orient le privilège de réaliser l'irréalisable, et de tirer puissance et prestige de la plus belle illusion moderne. Dans la bataille des idéologies, il s'est révélé timoré, inoffensif ; d'aucuns l'en félicitent, alors qu'il faudrait l'en blâmer, car, à notre époque, on n'accède guère à l'hégémonie sans le concours de hauts principes mensongers dont les peuples virils se servent pour dissimuler leurs instincts et leurs visées. Ayant quitté la réalité pour l'idée, et l'idée pour l'idéologie, l'homme a glissé vers un univers dérivé, vers un monde de sous-produits, où la fiction acquiert les vertus d'une donnée primordiale. Ce glissement est le fruit de toutes les révoltes et de toutes les hérésies de l'Occident, et cependant l'Occident refuse d'en tirer les dernières conséquences : il n'a pas fait la révolution qui lui incombait et que tout son passé réclamait, ni n'est allé au bout des bouleversements dont il fut le promoteur. En se déshéritant en faveur de ses ennemis, il risque de compromettre son dénouement et de manquer une occasion suprême. Non content d'avoir trahi tous ces précurseurs,

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publiera dans ses prochains numéros :

TH. ALAJOUANINE.....	Du Langage aphasique au Langage parlé
JACQUES-STÉPHEN ALEXIS.....	Anne aux longs Cils
ANTONIN ARTAUD.....	Fragmentations
ÉDITH BOISSONNAS.....	Le Colimaçon
GEORGES BRAQUE.....	Nouveaux Propos
MARTIN BUBER.....	Essais
RENÉ CHAR.....	Poèmes
PAUL CLAUDEL.....	Poèmes inédits
RENÉ DAUMAL.....	La Transmission de la Pensée
DOMINIQUE FERNANDEZ.....	Le Bar de la Poterne
JEAN FOLLAIN.....	La Guenille
GALILÉE.....	Lettres
MARTIN HEIDEGGER.....	Situation de Georges Trakl
EUGÈNE IONESCO.....	La Vase
MARCEL JOUHANDEAU.....	Ana de Paul Léautaud
ROGER JUDRIN.....	Les Faux Jours
PIERRE KLOSSOWSKI.....	Carnets d'un Amateur
TOMASO LANDOLFI.....	La Femme de Gogol
PAUL LÉAUTAUD.....	Journal littéraire
MARCEL LECOMTE.....	Journal
HENRI LEFEBVRE.....	Vers un Romantisme révolutionnaire
STÉPHANE LUPASCO.....	La Non-Contradiction désintégrante
ANDRÉ MALRAUX.....	La Métamorphose des Dieux (III)
JACQUES MASUI.....	L'Exercice du Koan
HANS ERICH NOSSACK.....	Un Curieux
FRANCIS PONGE.....	Eugénies, Sapates, Momons
MARCEL PROUST.....	Carnets inédits
JUAN RUFFO.....	Anacleto Morones
FUKASAWA SCHICHIRO.....	Chansons de Narayama
ANDRÉ SUARÈS ET GEORGES ROUAULT.....	Correspondance
JEAN TORTEL.....	Poèmes
PAUL VALÉRY.....	Lettres

Les Rédacteurs en Chef, JEAN PAULHAN et MARCEL ARLAND, reçoivent le mercredi, de 17 à 19 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande d'abonnement et la somme de 20 francs. Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

## TARIF D'ABONNEMENT

<b>France et Union Française :</b>		<b>Étranger :</b>	
6 mois....	1.000 fr.   an.....	1.950 fr.   6 mois... 1.250 fr.   an.....	2.450 fr.
Édition de luxe :			
1 an.....	4.500 fr.   1 an.....	5.000 fr.	

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII<sup>e</sup>. — Compte chèque postal PARIS 169-33.

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

consacrera en septembre un numéro spécial d'hommage à

## VALERY LARBAUD

qui comprendra, entre autres textes :

**Th. ALAJOUANINE** : Valbois et Valery Larbaud.

**Giacomo ANTONINI** : Barnabooth et Florence.

**Marcel ARLAND** : Valery Larbaud.

**Lionel BEDOURET** : Larbaud et l'Amérique.

**Michel BREITMAN** : Larbaud à quinze ans.

**Jacques BRENNER** : Au Nom de Larbaud.

**Jean COCTEAU** : Un Agent secret des Lettres.

**Maurice CONSTANTIN-WEYER** : Dans l'Intimité de Valery Larbaud.

**Dominique FERNANDEZ** : Le Souterrain de Larbaud.

**Jean FOLLAIN** : Rencontre avec Valery Larbaud.

**Charly GUYOT** : Valery Larbaud et la Suisse.

**Francis JOURDAIN** : Remarques.

**Roger JUDRIN** : L'Auteur de *Fermina Marquez*.

**René LALOU** : Valery Larbaud, Introduceur et Intermédiaire.

**Georges LAMBRICHS** : L'Amateur fidèle.

**Pierre MAHILLON** : Valery Larbaud et le Protestantisme.

**Paul MORAND** : Suite à la *Lettre de Lisbonne*.

**Jean D'ORMESSON** : Le Voyageur immobile.

**Paulo OSORIO** : Un Ami du Portugal.

**André PIEYRE DE MANDIARGUES** : Dans un Certain Miroir.

**Mathilde POMÈS** : Valery Larbaud et l'Espagne.

**Saint-John PERSE** : Larbaud ou l'Honneur littéraire.

**Jean SCHLUMBERGER** : Le Vaisseau de Thésée.

**René de SOLIER** : Les Sirènes latines.

**Jules SUPERVIELLE** : Scène secrète pour Larbaud.